

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel ALBERT

Quelques essais de langue internationale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 25-31

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Quelques essais de langue internationale

Avec une langue internationale artificielle l'humanité disposerait d'une force nouvelle ; elle ne perdrait rien de la richesse que représentent les langues de civilisation existantes.

Seule une langue artificielle peut donner aux relations internationales l'instrument pratique et simple qui leur manque.

A. MEILLET,

Professeur de linguistique au Collège de France.

Les historiens de L'Espéranto nous disent que le Docteur Louis-Lazare Zamenhof, né en 1859, à Bielostock « pensa d'abord à ressusciter l'usage d'une des langues mortes de l'antiquité classique, mais renonça bientôt à ce rêve d'écolier et en vint à concevoir une langue

artificielle ». Purement *a priori* au début, cette langue artificielle évolua vers une forme plus normale *a posteriori* : et ce fut l'Espéranto, qui reçut les honneurs de la publicité, pour la première fois, en juillet 1887. Ces mêmes historiens, nous disent encore : « Le projet du D<sup>r</sup> Zamenhof, inspiré par les mobiles humanitaires les plus nobles, a traversé, en raccourci, les mêmes phases que l'idée de langue universelle. »

Dans un précédent article <sup>(1)</sup>, nous avons étudié la première phase de la L. I., celle du latin. Aujourd'hui, nous voulons présenter les deux dernières phases et dégager du développement même de la L. I. les principes qui ont présidé à l'élaboration du seul type de langue artificielle viable, celui de l'Espéranto, et, mieux encore, de l'Ido.

Ce que les créateurs de L. I. ont cherché, c'est une langue que nous qualifions *d'artificielle*, dépourvue de tout caractère idiomatique et national, pouvant devenir, comme une langue morte, propriété commune de l'humanité, par dessus toutes les barrières de races ou de cultures.

Trois solutions étaient théoriquement possibles :

- I langue artificielle *a priori*,
- II langue artificielle *mixte*,
- III langue artificielle *a posteriori*.

Arrêtons-nous successivement à chacune d'elles.

I. *Langue artificielle a priori, (langue philosophique).*

Celui qui a, le premier, exposé les caractéristiques de ce type de L. I. est le philosophe français Descartes (1596-1650), dans une lettre au P. Mersenne, du 20 novembre 1629 :

« Je trouve qu'on pourrait ajouter à cecy une invention, tant pour composer les mots primitifs de cette langue que pour leurs caractères, en sorte qu'elle pourroit

(1) Cf. les « Echos » de janvier : **Le latin, langue internationale.**

estre enseignée en fort peu de tems, et ce par le moyen de l'ordre, c'est-à-dire établissant un ordre entre toutes les pensées qui peuvent entrer en l'Esprit humain, de mesme qu'il y en a un naturellement établi entre les ombres ; . . . Si cela estoit trouvé, je ne doute point que cette langue n'eust bientost cours parmy le monde, car il y a force gens qui employeraient volontiers cinq ou six jours de tems pour se pouvoir faire entendre par tous les hommes. L'invention de cette langue dépend de la vraye Philosophie ; car il est impossible autrement de dénombrer toutes les pensées des hommes et de les mettre par ordre, ny seulement de les distinguer en sorte qu'elles soient claires et simples ; qui est, à mon advis, le plus grand secret qu'on puisse avoir pour acquérir la bonne science ; et si quelqu'un avait bien expliqué quelles sont les idées simples ; qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent et que cela fust reçu par tout le monde, j'oserois esperer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et, ce qui est le principal, qui ayderoit au jugement, luy représentant si distinctement toutes choses, qu'il lui seroit presque impossible de se tromper ; ... Or, je tiens que cette langue est possible, et qu'on peut trouver la Science de qui elle dépend, par le moyen de laquelle les paysans pourraient mieux juger de la vérité des choses, que ne font maintenant les Philosophes ».

Il fallait tout l'orgueil d'un Descartes, pour écrire pareille chose. Lui-même ne réalisa point cette langue : il ambitionnait un rôle plus glorieux, celui d'être ce « quelqu'un qui expliquerait quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes », en fondant une philosophie sur « les idées claires et distinctes » et dont la Méthode allait avoir les incalculables conséquences que l'on sait.

De cette réalisation, beaucoup d'autres se sont chargés, parmi lesquels notons Georges Dalgarno, né à Old-Aberdeen, vers 1626, mort en 1687, qui fut aussi un précurseur de l'Abbé de l'Epée ; John Wilkins (1614-1672) évêque de Chester, Jean-François Sudre, né à Albi, en 1787, auteur d'un projet musical de L. I. : le Solrésol ; Grosselin, Delormel, Letellier, etc.

Leibnitz (1646-1716) s'est occupé, lui aussi, de L. I, *a priori*, en la basant entièrement sur sa théorie de la « caractéristique universelle », véritable « Algèbre logique applicable à toutes les idées et à tous les objets de la pensée ». Le principe en était le suivant : « Toutes les idées complexes sont des combinaisons d'idées simples, de même que tous les nombres non premiers sont des produits de nombres premiers ». Ces réflexions sur la L. I. sont restées à l'état théorique: Leibnitz, lui aussi, n'a pas construit son système.

En 1903, dans leur « Histoire de la L. U. » Couturat et Leau montraient l'inutilité pratique et philosophique des langues *a priori* par une analyse serrée, moins pour réfuter des systèmes qui portent en eux-mêmes leur condamnation que pour décourager les futurs inventeurs d'en élaborer de semblables.

Ce qui n'a pas empêché Edward-P. Foster de publier, 10 ans plus tard, après l'avoir fait longtemps désirer, le manuel d'une nouvelle langue *a priori*, inspirée des systèmes de Dalgarno et de Wilkins<sup>(1)</sup>. Une brève esquisse du *Ru-Ro* justifiera les conseils et les conclusions de Couturat.

Le *Ru-Ro* est fondé sur l'analyse et la classification des idées. La première lettre de chaque mot, indique à quel genre suprême il appartient (à moins qu'un préfixe ne vienne changer le sens).

Ainsi : b, est la caractéristique de la matière ; c, de la quantité ; f, des formes ; g, des qualités ; j, les relations ; l, m, de la vie ; p, des fabrications ; r, de la faculté rationnelle ; s, de la sensibilité ; t, de la volonté ; z, des nombres, etc. Les lettres qui suivent l'initiale, déterminent, spécifient, précisent la subdivision logique de l'idée représentée par le mot. C'est le plus effroyable laminoir qui se puisse imaginer. Prenons, par exemple, la série R : faculté rationnelle. Ra : personne ; rac : peuple ; racaf : famille ; racak : clan ; racial : tribu ; racam : nation ; racar : race. Ailleurs, nous trouverons :

(1) **Ru-Ro**, Outline of Universal Language, by Rev. Ed. P. Foster, A. M. Marietta — Ohio — U. S. A. 1913.

baba, bac, baced, bacl, baclab, baclam, bacle baced, baclek, baclem, bacler, etc.. Dans la série Z, les nombres : ex. : 9.999 : zorzirzerzar ; 1913 : zolzirzebzad ; 444 : zifzefzaf....ouf !

Ce manuel n'est, du reste, qu'un simple vocabulaire ; la grammaire en est presque absente, et la dérivation n'est qu'à peine indiquée.

L'alphabet lui-même laisse à désirer pour une L. I. ; il représente par q le son ng, et contient le th anglais sous la forme dh et th, si difficile à prononcer correctement pour des Français.

Le *Ru-Ro* fait toucher du doigt les graves défauts qui rendent nul, au point de vue pratique et point de vue philosophique, tout projet *a priori*.

Au point de vue pratique d'abord. Ed.-P. Foster se vante de ce que tous les mots de son manuel sont nouveaux. Il n'avait nul besoin de nous le dire. Et c'est justement cela qui enlève toute valeur pratique à son *Ru-Ro*. Toutes nos habitudes de langage et même d'esprit sont déroutées par ces mots et ces phrases à l'aspect chinois, mots qui n'ont, pour les différencier dans une même série, que quelques lettres finales et qui réclament de la mémoire cet effort colossal de savoir par cœur et en ordre tous les mots d'une même série.

Au point de vue philosophique : mais, cette classification des idées, à quoi répond-elle ? Descartes disait fort bien : « L'invention de cette langue dépend de la vraie Philosophie... » Et par Philosophie, il entendait l'ensemble des sciences. Or, les sciences sont en perpétuel travail de rajeunissement et de renouvellement, comme nous le prouve surabondamment l'époque présente, où toutes les notions acquises sont remises en question. Comment donc baser une langue sur une classification scientifique des idées, s'il faut sans cesse la remettre sur le métier ?

Il y aurait encore à parler des postulats de la linguistique et de la psychologie, que les langues *a priori* violent plus moins. Cela nous mènerait trop loin. Constatons simplement, en résumé, que les systèmes *a priori* ne peuvent servir de langue auxiliaire, parce que trop difficiles et trop différents de nos langues européennes.

Libre à qui veut d'imiter le chinois, mais on ne fera jamais croire à un Européen que le chinois est une langue de civilisation.

## II. *Langue artificielle mixte* :

C'est ce que compris M<sup>gr</sup> Schleyer, inventeur du Volapük. Né le 18 juillet 1831, à Oberlauda (Bade), curé de Litzelstetten, près de Constance, camérier secret du Pape, M<sup>gr</sup> Schleyer est mort en 1913.

Comme, plus tard, Zamenhof, il a été inspiré, par des mobiles philanthropiques très élevés. Sa devise, *Menade bal, püki bal, à une humanité, une langue*, signifiait qu'il voulait une langue auxiliaire, non pour supplanter les langues naturelles, mais pour donner aux hommes un instrument d'union.

Dans la construction de sa langue, Schleyer prétendit s'inspirer des langues européennes : c'est là ce qui constituait un vrai progrès sur ses prédécesseurs. Soit pour la grammaire qu'il voulait justement régulière et rationnelle, soit pour le vocabulaire, il tint compte, en premier lieu, de la langue anglaise, parce qu'elle était parlée par 100 millions d'hommes environ ; puis, mais secondairement, de l'allemand, du français, de l'espagnol et de l'italien.

La grande erreur fut que, Schleyer, au lieu de suivre logiquement son principe : prendre à l'anglais et aux langues indiquées les radicaux de son vocabulaire et les formes grammaticales, l'applique avec un arbitraire déplorable. Les radicaux sont bien empruntés aux langues européennes, mais transformés par des « règles de structure. » Ainsi, il exclut des radicaux la lettre h, et presque complètement la lettre r. (Ce dernier point, en considération des Chinois qui, croyait-il, n'ont pas de r, et des enfants et des vieillards ! !). De plus, les radicaux doivent être, autant que possible, monosyllabiques et commencer et finir par une consonne.

Cette fois-ci, ce n'est plus le laminoir, c'est le moule à gaufre ! Oui voudrait reconnaître les mots français suivants dans leurs correspondants volapüks : difficulté : fikul ; kadem : académie ; makab : remarquable ; plim : compliment ; pak : propagation ; telegaf : télégraphe ;

fotogaf : photographe ! On dirait, n'est-il pas vrai, un balbutiement d'enfant qui apprend à parler.

Il faut être juste, pourtant, et dire que Schleyer a donné une grammaire de sa langue : ce que n'ont pas toujours fait les créateurs de L. I. *a priori*. Mais, elle est synthétique, surtout dans la conjugaison. Or, « il répugne à l'esprit analytique des langues modernes, d'accoler au radical verbal comme suffixe le pronom personnel (qui fait d'ailleurs double emploi avec le sujet) et comme préfixe la caractéristique des temps, (imitée de l'augment grec). Peu importe que ce soit là « le procédé de toutes les langues primitives de l'Europe et de l'Inde » ; la L. I. n'a pas besoin d'être une langue primitive, et une structure savante et archaïque ne peut que lui nuire. On aboutit par l'accumulation des préfixes et des suffixes à des formes tellement longues et compliquées, que le radical verbal y devient méconnaissable, au point que l'inventeur lui-même avait pris l'habitude de l'imprimer en italique... On peut ajouter que toutes les flexions grammaticales sont entièrement arbitraires... C'est un mécanisme monotone et tout *a priori*, qui déroute la mémoire au lieu de l'aider » <sup>(1)</sup>.

Voici, comme exemple de Volapük, le commencement du Pater : O Fat obas, kel binol in suis, paisaludomöz nem ola ! kömomöd monargän ola. Jenomöz vil olik, äs in süil, i su tal !...

En lisant quelques textes volapüks, on se demande comment, une telle... langue, (charabia, serait plus exact !) a pu réunir un si grand nombre d'adhérents, (on parle de 1 million !) si vraiment la L. I. ne répond pas à un réel besoin ! — On comprend fort bien, au contraire, sa rapide disparition : une langue à grammaire synthétique et dont le vocabulaire manque d'internationalité, ne peut qu'engendrer des schismes. L'Espéranto lui-même nous en fournira une nouvelle preuve. (A suivre).

Marcel ALBERT.

(1) Hist. de la L. I., p. 153.